

La serre et le pit

Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot

Numéro 331, été 2021

Dans la forêt. Du Nitassinan à Amanalco, une politique du vivant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, D. & Mailhot, A.-A. (2021). La serre et le pit. *Liberté*, (331), 56–59.

La serre et le *pit*



Apprendre à vivre en forêt, c'est cultiver la patience et l'observation.

De la clairière au couvert, inventaire des rencontres humaines, animales et végétales. Par Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot

T'es dans ta jungle? Eille, ça pousse!

Bien assis sur son quatre-roues, tel un centaure, la bedaine noire de soleil, Roch interpelle Amélie-Anne. Il arrête

le moteur. Elle répond :

— Oui! T'en prendras, han, les tomates commencent à mûrir.

— Ah, tu sais que j'suis pas un grand fan de légumes...

La scène se déroule « à la serre » ou « dans le *pit* », selon le point de vue. Ce terrain vague, sur un fond de sable fin, est bordé à l'ouest par le ruisseau, celui qui part du système de marais à castors en haut de la montagne, et descend en un canyon creusé dans le roc à l'ère glaciaire, pour se perdre dans les lacs plus au sud, dans la vallée de la Gatineau – pays ancestral des Kichisipirinis. À l'est, une montagne avec une forêt de feuillus accrochée à ses parois : chênes blancs, hêtres, érables, bouleaux. Au nord, la forêt encore jusqu'au lointain Témiscamingue, faite surtout de conifères : belles grosses pruches, sapins baumiers, épinettes blanches, épinettes noires, thuyas, genévriers. Mais c'est surtout le domaine du grand pin blanc, celui-là qui abrite symboliquement la Confédération haudenosaunee, et celui-là aussi que les aventuriers-entrepreneurs européens qui ont « ouvert » le front de colonisation outaouais ont exploité jusqu'à la lie.

La serre / le *pit*, c'est une éclaircie insérée dans un chapelet indéfini d'éclaircies : on vit en pleine forêt. C'est nous qui nous y invitons, nous n'en sommes pas « entourés ». Quelques habitations distribuées de manière un peu hasardeuse le long d'un chemin d'arrière-pays, une route de gravelle, forment un hameau sans nom où tout le monde se connaît à peu près.

La vie ici est faite de relations pas forcément choisies, qui sont plutôt l'œuvre de la contingence, avec laquelle on doit composer. Humains et non-humains vivent de manière contiguë et au gré des saisons, des rencontres, des parcours. Ils brouillent à coups de gestes la frontière entre le sauvage et le domestique, le voisinage et l'amitié, les humains et les animaux, la jeunesse et la vieillesse, le soin et les intempéries.

On y côtoie aussi quotidiennement les puissances ordinaires ou planifiées qui menacent l'équilibre des habitats forestiers. La volonté de faire une piastre avec son « bois » ; les compagnies qui font dézoner des forêts pour en extraire le sable requis dans la construction des routes de la province ; les gens du village qui viennent domper des vieux pneus,

des chauffe-eau, des frigidaires ; les amateurs de *quads* qui passent à toute vitesse, lançant au passage des cannettes de bière qui viennent rejoindre les gobelets Tim Hortons dans les fossés ; les gentils spéculateurs bourgeois qui roulent les fenêtres fermées à la recherche d'une résidence d'été ou d'une escapade en nature.

Autant de manifestations de cette idée, réplique miniature de la *terra nullius*, que la forêt est une page blanche sur laquelle projeter des désirs, capitaliser des « ressources », construire, développer. Quand on passe à la vitesse du pétrole sur un chemin forestier, la vie qui s'y déploie et s'y démène demeure invisible.



Vivre en forêt exige de faire monde avec une pluralité d'êtres à géométrie variable, imprévisible. Il faut apprendre à suivre pour s'y insérer le mouvement d'un ensemble vivant foisonnant, qui est irrémédiablement grevé par les incursions mortifères de l'appropriation et de l'exploitation propres à la vie dans un espace colonial.

Nous proposons dans ce qui suit quelques arrêts sur image d'un quotidien autour d'un de ces lieux précis qui prolifèrent de manière confidentielle derrière le rideau que forment les arbres qui bordent la route : la serre / le *pit*. Il s'agit de donner à voir un peu de la multitude des êtres et des gestes, des relations qui s'animent au sein de la forêt habitée.

Le lieu-dit du *pit*

C'est à coups de *chainsaw*, de chaînes de fer, de crochets, de tinqes de gaz et de grands feux de branches que Roch a arraché cette clairière à la forêt, qu'il appelle « le *pit* ». C'est le lieu où il coupe son bois, le fait sécher, range les planches qu'il fait scier dans un long hangar à l'ancienne. Son « désert », comme disaient les anciens. « Ma petite Floride », comme aime dire Roch ; il nous le prouve d'ailleurs avec le renfort de son nouveau gadget : un thermomètre à laser. Il y fait souvent cinq degrés de plus qu'ailleurs, c'est vrai.

Quand on est arrivées dans le voisinage, avec les travaux d'arpentage, on s'est rendu compte que le tiers de cette éclaircie était notre propriété légale. Roch nous a dit : « J'vas enlever mes affaires. » Nous : « Ben, ça presse pas, on verra comment on s'arrange. » Une année est passée. Puis l'idée est venue de construire une serre du côté du ruisseau, question de prolonger un peu la saison de culture, en ces lieux

liminaires où on dégèle le 6 juin et on regèle le 19 septembre. Roch, qui est aussi menuisier autodidacte, embarque dans le projet avec enthousiasme. On fera un jardin dans un désert entouré de forêt.

À notre demande, le bonhomme Critters, qui habite deux vallées plus loin, se présente avec son moulin à scie : on roule les billots sur le moulin à l'aide de cantouques rose fuchsia (faciles à retrouver lorsqu'ils traînent par terre, dit Roch, « pis t'es sûr de pas te les faire voler »), et on empile les planches qui sortent de la machine, pour les faire sécher. Roch dresse une liste du matériel dont nous aurons besoin et, après avoir potassé quelques ouvrages d'architecture horticole, on invente un design ensemble.

Le temps est long dans la forêt. Les choses à faire réclament des saisons entières, et les saisons sont immuables. L'été suivant, le bois séché, on passe le meilleur de nos avant-midis de juin à construire la serre sous la direction de Roch. C'est souvent lui qui vient nous chercher. Nous n'avons pas de calendrier, il y a tant à faire, sur tous les fronts : le soin des poules, le bois de chauffage, les buttes multiples de jardinage à entretenir et à créer dans divers écosystèmes, la chasse au bon fumier, les textes à écrire, les travaux à corriger, les allers-retours dans les centres urbains, les visiteurs à recevoir, les environs à découvrir, les luttes politiques locales à mener, les relations de voisinage à entretenir. On y va comme ça vient.



L'automne dernier, il a fallu couper deux grands pins blancs qui menaçaient la grange. Dalie et Roch ont donc entrepris l'abattage, avec système de poulies et de chaînes, en une orchestration parfaitement harmonieuse. Roch, le compas dans l'œil, fait toujours tomber l'arbre exactement où on veut, où il dit qu'il va tomber. Les pins abattus, on en tire des billes de huit pieds pour faire de la planche ; une corde ou deux de rondins pour le feu extérieur ; on ramasse la sève qui coule des billots ; on fait de la macération d'aiguilles de pin dans le vinaigre, dans l'alcool, dans le miel, dans l'huile. On prend des bains d'infusion de pin, on en fait évaporer sur le poêle à bois, on en boit, on brûle des branches et on récupère la cendre pour faire une glaçure à céramique avec Sophie la potière qui habite quelques montagnes plus loin. La tête d'un de ces grands pins nous aura aussi servi d'arbre de Noël.

Le lieu-dit de la serre

Pour Roch, nous sommes « dans notre jungle », parce que la serre est prolifique. Au fil des années, on y a mis des feuilles mortes en très grande quantité, du fumier de mouton de la ferme de Jacques et Carole dans la vallée de la rivière La Pêche, de la paille d'avoine, du fumier de vache de la ferme de Raphaël vers Low, du fumier de nos poules, de la terre achetée, des débris de ruisseau compostés, de la paille de sarrasin. Y poussent des tomates indéterminées, des concombres, des aubergines, des piments de Cayenne, de l'hysope à l'anis, du basilic, de la sauge, de la calendule, du chou kale, des moutardes, des gourganes, des radis, des poivrons Doe Hill ou Jimmy Nardello, des haricots (Canneberges, Soissons, Fortex) ; une année, on y a fait pousser des melons qui, dès qu'ils arrivaient à maturité, étaient consciencieusement

éventrés par un raton laveur ou bien un ours – dur à dire lequel des deux.

Le lieu est prolifique aussi parce qu'on y a monté une butte du côté sud, sur laquelle poussent asperges, tomates italiennes, lavande, origan, haricots nains, et une vigne plus à l'ouest. Tout près, une boîte de culture arrangée à la mode (en croûtes de tilleul) accueille les patates patrimoniales que nous observons pour le compte d'un organisme de partage de semences. De l'autre côté de la serre, on a érigé des structures en triangle pour faire pousser du houblon, juste sous la lisière de bouleaux, de chênes et de cerisiers, aux branches desquels les tiges s'enroulent à la fin de la saison. Stéphane brasse dans sa petite cour de Villeray quelques belles bières destinées aux ami-es avec ce houblon.



Johanne vient nous visiter depuis la rivière des Mille-Îles, continuation métropolitaine de la rivière des Outaouais. Elle veut explorer les plantes de milieux humides pour un projet de recherche. La saison est avancée, mais on peut quand même encore en observer plusieurs, toujours en fleurs, le long du ruisseau par en haut, jusqu'au marais – scutellaires, eupatoire perfoliée, eupatoire pourpre, sagittaires. Après être passées chercher quelques légumes et herbes à la serre pour le repas du soir, on décide de remonter le ruisseau, jusqu'en haut de la montagne, pour voir tous les milieux qu'il traverse. On passe furtivement devant le marécage presque asséché à ce temps-ci de l'année ; un lieu peuplé de pruche et de savoyane, de thé des bois et de pain de perdrix, qu'on fréquente surtout à l'automne. La promenade tourne rapidement en sortie aux champignons, abondants en cette saison : pieds-de-mouton, bolets, chanterelles, trompettes de la mort qu'on fera cuire en fricassée au retour.

**Le temps est long dans la forêt.
Les choses à faire réclament des
saisons entières, et les saisons sont
immuables.**

Au sortir des abords du marais, on rencontre Isaac et Marianne, en balade, une petite cannette de bière à la main, avec leurs deux chevaux et leur âne, Babel. On discute pieds-de-mouton, et on réitère à Isaac, qui a lâché le cégep et qui écrit de la poésie, l'invitation à venir flâner dans notre bibliothèque. On s'informe de Noireau, leur gros chien à gueule de requin qui s'est fait frapper dans le rang par un pick-up qui roulait à toute vitesse et ne s'est pas arrêté malgré l'impact.

Il récupère bien ; il viendra même danser avec nous lors de la fête de Dalie, célébrée en total confinement par une nuit froide du mois de janvier.

Le jardin et le désert

Souvent, Roch nous indique qu'il y a des débris à ramasser de son côté, si on les veut : des feuilles mortes, du bran de scie. On racle le sol sablonneux, et on le laisse parfaitement net, comme on sait que Roch l'aime, et on met tout ça de notre bord. Du côté jardin de l'éclaircie, devenue lieu partagé et espace de rencontre, le sol est de plus en plus couvert de framboisiers, achillées, millepertuis, patience crépue, saponaire, armoise, trèfle rouge, onagre, molène.

- Qu'est-ce que vous faites ?
- Faut qu'on aille couper des branches sous les fils.
- Mais vous êtes passés sur une talle de mûres !
- Ben voyons, y a rien ici, on est en plein bois.

À l'extrême sud, dans un reste de terreau acheté qu'on a épandu, c'est la pépinière expérimentale : on y a planté des fruits du sorbier et ceux provenant de deux variétés de pommiers récoltés sur l'ancienne terre familiale des Mailhot dans la baie des Chaleurs, trois autres variétés de pommes trouvées sur de grands arbres sauvages près d'ici et des noisettes données par Stefan Sobkowiak, qui est dans le coin de Vaudreuil. L'achillée millefeuille a profité de la terre riche pour prendre ses aises, et on ne sait pas si, finalement, les semis verront le jour ; on ne peut pas se résoudre à enlever l'achillée – si elle s'installe, c'est qu'elle est bien, c'est que ça marche. Et puis, elle aide à soulager les piqûres des mouches noires, brûlots, maringouins, mouches à chevreuil qui s'installent à demeure dès la mi-mai, et se succèdent sans faiblir jusqu'au gel.

Du côté désert, c'est une autre histoire. Depuis toutes ces années où on jardine de notre bord du *pit*, le contraste est devenu de plus en plus évident : chez Roch et Sylvie, c'est « propre ». Le bois est cordé avec une minutie extrême, en un véritable art du cordage : un système de planches et de câbles qui fait tenir le bois de telle sorte que les cordes forment un rectangle parfait. Les bûches sont fendues avec une grande régularité. Depuis quelques années, c'est un travail qui se fait

à la fendeuse à gaz ; autrefois, c'était à la grosse hache.

De notre bord, c'est le bricolage, et le retour un peu aléatoire de la biodiversité. En plus des pommiers et des noisetiers, on y a planté aubépines, cassissiers, framboisiers, vignes, camérisiers, argousiers. Mais ça reste un *pit* de sable dans un climat rigoureux et, malgré les quelques apports de matière organique à portée de main, l'arrosage de la pluie, appuyé d'un système artisanal de gouttières pour la serre, tout pousse très lentement. C'est l'ensemble qui porte, qui s'apporte de plus en plus. Vue de haut, l'éclaircie doit être comme coupée en deux, en une ligne franche : couleur sable d'un côté, vert fou de l'autre.

Notre bois de chauffage sèche en quelques cordes asymétriques, surtout du rondin, d'essences de bois disparates. Dalie accompagne Roch dans ses expéditions estivales de bûchage sur les flancs de la montagne. Il garde les grands troncs, jusqu'à concurrence d'un pied de diamètre, et nous laisse les *tops*, donc tout le système de branches, que nous débitons, fendons à la hache et cordons, en préparation pour l'hiver. Les vieux disent que « le bois vous chauffe deux fois » : quand on le « fait » et quand on le brûle. Les petites branches sont parfois passées à la déchiqueteuse, quand on a le courage, pour faire du paillis. Le reste du temps, le brûlage des branches dans le *pit* les jours de pluie a toujours un petit air de fête illégale, et est souvent prétexte à partager des histoires. Roch dit : « Le feu, ça purifie toute. »



Un matin, quittant la maison à bord du vieux pick-up japonais, Amélie-Anne aperçoit un camion d'Hydro-Québec fonçant volontairement à grande vitesse dans une section boisée de notre terrain. Elle klaxonne avec une telle force de conviction que ce klaxon n'a plus fonctionné à partir de ce jour. Le camion s'est arrêté, le conducteur est descendu, et elle, de l'interpeller :

- Qu'est-ce que vous faites ?
- Faut qu'on aille couper des branches sous les fils.
- Mais vous êtes passés sur une talle de mûres !
- Ben voyons, y a rien ici, on est en plein bois.
- ...

Tisser les habitats

Dans la serre, il y a trois nids de merles. Au printemps, on y retrouve les traces du passage fréquent des chevreuils, qui s'y sont parfois couchés pour la nuit, peut-être pendant des tempêtes ; l'hiver, le bâtiment est serti de pistes de dindes sauvages qui s'abreuvent au ruisseau. Un automne, on a remarqué qu'un gros porc-épic venait manger dans le compost, et on en a profité pour le mettre à contribution dans notre projet de verger spontané : tous les jours, on allait porter des pommes de variétés récoltées dans les environs sur des pommiers âgés et sains, dont le porc-épic se délectait. Il allait ensuite, oublieux, semer les pépins déjà enrobés de fumier, un peu partout dans la forêt et la clairière. On compte aussi sur la compagnie des corbeaux qui nichent dans la falaise, des ours qui viennent se gaver de mûres le long du sentier de la serre au mois d'août, des renards qui rôdent autour du poulailler, des chiens du voisinage dont la ronde quotidienne inclut le

pit, et du crapaud qui un été a élu domicile dans un arrosoir et qui contrôle avec brio la population d'insectes dans les plantes potagères – notre crapaud en résidence. « Oublie pas de remettre de l'eau dans l'arrosoir pour le crapaud ! »

La forêt autour est pleine d'action : des écureuils qui laissent traîner des champignons sur des troncs d'arbres, des polatouches qui traversent les sentiers comme des petits oiseaux carrés, des chats qui vous accompagnent aux sucres, des chouettes qui veillent sur les jardins, des dindes qui se nourrissent de sumac, des pruches qui se transforment en reishis, des usnées qui vivent sur les branches des épinettes, des chiens qui font détalier lièvres et perdrix sans aucune chance, jamais, de les attraper, des bourgeons de pommiers dégustés par les chevreuils du printemps, du monde en quatre-roues ou à pied ou à cheval qui aime piquer une jasette, des gens qui font des jardins pour se nourrir ; une liberté de gestes et de création que chacun respire et se prend, dans le fouillis et la gratuité de cette matière vivante.

✱✱

Une année, Roch a décidé de louer une autorisation de chasser sur sa terre. Deux fiers-à-bras de la ville sont débarqués avec leur attirail militaire, ont alerté le jour même les gardes-chasse de la présence illégale de chiens en liberté, et ont proféré des menaces à la ronde à qui s'interposerait, volontairement ou non, entre eux et le gibier. Alors qu'Amélie-Anne se trouvait à la serre pour prendre quelques légumes pour le souper, elle a vu arriver les deux chasseurs, qui stationnaient leur gros pick-up noir rempli d'armes à feu et autres gadgets du côté de chez Roch ; cent quinze livres et en pyjama, elle s'est présentée, leur a souhaité la bienvenue, a cherché diplomatiquement à calmer le jeu alors que tout le voisinage était en alerte.

— Salut ! C'est vous autres, les chasseurs de Roch ?

Un des deux gaillards en camouflage est passé devant elle pour aller pisser quelques mètres plus loin, sans la saluer. Son acolyte l'a interpellée :

— Avez-vous eu des nouvelles concernant vos chiens ? Y ont pas le droit d'être en liberté. Ils menacent le gibier. Si je vois ton chien dans le bois, je le tire.

— ...

— Veux-tu savoir pourquoi mon contrat de chasse à l'autre place a pris fin et que je suis venu ici ?

— Non...

— Ben ça s'est fini aux poings pis mettons que j'aimerais ça que ça finisse pas comme ça ici.

Quelques jours plus tard, Roch est venu sonner chez nous.

— Ouais, j'leur ai dit de pas r'venir... C'est des p'tits gars qui ont manqué d'amour...

✱✱

Le *pit* / la serre, c'est un écotone, une zone intermédiaire, un lieu de vie inventé au gré des accidents de parcours, improvisé à partir d'une situation bancale, impossible à planifier. C'est un lieu partagé, non pas radicalement, non pas de manière utopique, car il reste strié par les règles (très prisées en nos contrées) de la propriété privée. C'est plutôt une sorte de cafouillage, qui a ouvert une porte, qui a permis d'inaugurer

autre chose, un autre rapport, un système enchevêtré de rapports qui nous nourrissent, nous réchauffent, nous animent, qui nous fatiguent aussi.

Ce flou frontalier, cette démarcation trompeuse de la « ligne de propriété » nous a donné une occasion (infime) de tisser des voies de traverse entre des rapports au monde apparemment étrangers les uns aux autres : celui de Roch et de Sylvie et le nôtre, celui des plantes sauvages et celui des plantes cultivées, celui des animaux et celui des humains, celui de l'exploitation industrielle des ressources et celui de l'horticulture artisanale, celui du capital et celui du pur usage.

Cet espace partagé est fragile, éphémère, et sans valeur marchande – seules la bienveillance et la bonne volonté tiennent ce monde singulier ensemble, dans un équilibre que l'on ne peut pas implanter ou forcer, contrôler, mais qu'il faut plutôt accueillir, suivre, nourrir. Un équilibre à cultiver, y compris en soi-même, là où on aurait envie de modeler le monde à notre image, là où on voudrait imposer aux choses une vitesse qui réponde à notre impatience, là où l'insécurité pourrait se repaître d'une esthétique rigide.

Les formes de connaissance propres à saisir un tel *kairos*, tout petit, volatil, aux franges, relève d'une topologie des gestes, et d'une éthique des contigüités : elles ne s'acquièrent que par la fréquentation patiente et incalculée de tout ce qui se donne, sans jugement. Habiter la forêt demande de porter attention à toutes les formes de vie. Les choses s'épanouissent lentement sous couvert forestier. Et le bricolage de la vie se poursuit, doucement, dans un état de déplacement constant, affûté par tous ces ancrages idiosyncrasiques dans des territoires qui nourrissent. ●

Dalie Giroux est professeure et auteure, elle enseigne la théorie politique à l'Université d'Ottawa depuis 2003. Elle vient de publier, chez Mémoire d'encrier, *L'œil du maître : figures de l'imaginaire colonial québécois*. Elle dirige la collection « Terrains vagues » aux Presses de l'Université de Montréal.

Amélie-Anne Mailhot est chercheuse postdoctorale à l'UQAM. Ses recherches portent sur les pratiques de subsistance et de soin qui agissent à rebours des utilisations extractives et coloniales des territoires et de leurs habitant-es.